

L'AVIRON MAGAZINE N° 640

Alice Milliat, l'anti-Coubertin

Cette rameuse française fut une pionnière du sport féminin mondial. Peu connue aujourd'hui, elle est pourtant à l'origine de la participation des femmes aux Jeux Olympiques.

C'est un nom que les livres d'histoire les plus lourds ont fini par étouffer. Le patronyme d'Alice Milliat est aujourd'hui tombé dans l'oubli. C'est pourtant en grande partie grâce à cette propagandiste du sport féminin que les femmes ont aujourd'hui accès aux compétitions sportives un peu partout dans le monde.

La première guerre mondiale marque un tournant et accélère le processus d'émancipation de la femme. Elles travaillent et ont accès à de nouvelles responsabilités. Leur émancipation passe aussi par le sport. Un combat, qui pourtant, semblait condamné quelques années auparavant. « Une olympiade femelle serait impratique, inintéressante, inesthétique et incorrecte », avait tranché le baron Pierre de Coubertin en 1912, pour qui « le véritable héros olympique est l'adulte mâle individuel » et le rôle des femmes est avant tout de couronner les vainqueurs. Dans les journaux, dans les salons masculins, on se gausse de la disgrâce de celle qui s'adonne aux activités gymniques, on prévient que l'organisme d'une femme ne saurait supporter le moindre effort sportif. Mais Alice Milliat s'interroge : « De quel droit de prétendues "lumières" de la science décrètent-elles, en même temps que nombre d'ignorants : tels exercices conviennent à la femme, tels autres lui sont nuisibles ? Qui peut le dire avec certitude à l'heure actuelle ? ». Tout au long de sa vie, notre prophétesse va s'inscrire comme la plus ferme opposante au système de pensée du rénovateur des Jeux olympiques.

Née le 5 mai 1884 à Nantes, Alice Million (son nom de jeune fille) fut d'abord une sportive passionnée, pratiquant le hockey, le football et surtout l'aviron. Elle a épousé en 1904 Joseph Milliat, un employé de commerce, qu'elle suit dans ses affaires à Londres et aux Etats-Unis. Elle est tour à tour institutrice, comptable, traductrice, représentante de commerce. Et en profite pour se familiariser à l'organisation du sport outre-Atlantique et nouer des contacts qui se révéleront précieux. Veuve à 24 ans, elle se lance dans l'aventure avec Fémina Sport, premier club multisports féminin. Ce sont sous les couleurs de ce club qu'elle pratique le coup de pelle, un accord ayant été conclu avec la société du Perreux pour utiliser ses installations. Elle remporte même, en 1922, le brevet d'Audax (soit 50 Km en moins de douze heures en lette). Alors que quelques autres clubs féminins ont depuis vu le jour, ils décident de se regrouper. Alice Milliat fonde en 1917 la Fédération féminine sportive et à la fin du conflit mondial, elle préside aux destinées de la Fédération des sociétés féminines et sportives de



France (FSFSF, qui deviendra la FFSF). Le sport féminin se développe donc en marge du sport masculin, créant ses propres organisations.

En 1921, Alice Milliat élargie sa lutte à l'international et crée et dirige la Fédération sportive féminine internationale (FSFI). Son rôle ? Un travail de lobbying pour faire entrer l'image de la femme sportive dans les mœurs. En 1919, Alice Milliat n'essuie qu'indifférence quand elle demande au CIO de Pierre de Coubertin d'inscrire des épreuves féminines d'athlétisme au programme des Jeux d'Anvers. Résultat : ces dames prennent leur destin en main. En 1922, après un nouveau refus des dirigeants du CIO, Alice Milliat annonce la création des premiers Jeux olympiques féminins, qui se déroulent dans le bois de Vincennes et au stade Pershing, à Paris, au mois d'août. Le succès populaire de la manifestation (11 délégations et 15 000 spectateurs !) en appelle d'autres. En 1924, la FFSF compte quelque 300 clubs affiliés. Au niveau international, les deuxièmes Jeux féminins, à Göteborg, en Suède, connaissent un succès plus large encore, et la FSFI défie désormais frontalement le CIO. Au point que celui-ci inscrit à son programme quelques épreuves féminines à Amsterdam, en 1928 (il s'agit de 5 épreuves d'athlétisme, pour l'aviron, il faudra attendre 1976 !). Ces premiers succès n'arrête pas Alice Milliat qui continue son travail au sein de son organisation. Les Jeux Mondiaux féminins seront à nouveau organisés, à Prague en 1930 puis à Londres quatre ans plus tard.

Mais le succès fait naître des convoitises. Après l'indifférence glacée des premiers temps, les responsables masculins de l'olympisme, en particulier les dirigeants de la fédération internationale d'athlétisme, rêvent de tenir la bride de ce mouvement qui ne cesse de grossir. En proie à des difficultés financières, attaquée de toutes parts, la FFSF bat de l'aile. Alice Milliat, sans varier d'un iota dans son désir de tenir tête aux hommes, est malade. Elle doit quitter la présidence de l'organisation et de la FSFI en 1935. Son meilleur ennemi, Coubertin, campe lui aussi sur ses positions. Sa mort l'année suivante ne l'empêchera pas de passer à la postérité. L'avènement du régime de Vichy, quatre ans plus tard, mettra un temps entre parenthèses la progression du sport féminin. Mais l'histoire avait définitivement pris son virage. Car si Alice Milliat, disparue en 1957, est aujourd'hui aussi méconnue que son adversaire de l'époque Pierre de Coubertin est célèbre, son œuvre a grandi au-delà de ce qu'elle avait sans doute imaginé.

Malgré un bon départ, l'aviron féminin à la traîne

Alice Milliat semble trouver à la fédération des sociétés d'aviron une oreille plus ouverte et compréhensive que dans d'autres fédérations. En effet, dès la fin du conflit mondial, on trouve dans les colonnes de la revue l'Aviron les tribunes de dirigeants (masculins) qui soutiennent son action et militent pour la pratique féminine. Mais ces articles relatant les exploits de quelques privilégiées côtoient aussi l'avis de certaines sociétés qui se refusent obstinément à accepter des femmes dans leurs rangs... La bataille est loin d'être gagnée. Un exemple : le président progressiste de la Société nautique de la Basse Seine fait ramer au printemps 1919 les jeunes filles du club Académia, à l'automne l'assemblée générale du club révoque cette décision et les rameuses iront pratiquer dans le club voisin. En 1921, les dirigeants de l'Union des sociétés de la région parisienne décident la création d'un championnat féminin ! Attention, il ne s'agit que d'une régates entre clubs féminins non affiliés à la FFSA, la

fédération ne permet pas aux rameuses de détenir une licence et la revue l'aviron refuse de publier les informations ou avant programme de régates féminines !



Malgré ces obstacles, Alice Milliat continue sa lutte et poursuit son rêve d'organiser le premier championnat de France féminin d'aviron. Elle ne cesse de demander l'aide de la FFSA en matériel ou encadrement technique. Le projet semble sur le point d'aboutir, mais se heurte finalement au conservatisme de certains dignitaires refusant de collaborer avec une fédération féminine. « Ne croyez-vous pas qu'il y aurait intérêt à voir ces manifestations [féminines] se dérouler dans l'intimité ? » s'interrogent certains alors que pour d'autres, les choses sont beaucoup plus claires « C'est à mourir de rire ! Il est écœurant de voir des arrivées de courses à pied où la figure contractée, l'aide à faire peur, la jeune fille fait tout ce qu'elle peut pour s'abîmer l'organisme, et on veut lui faire faire des courses d'aviron ! ». Le débat est plus vif que jamais et n'évoluera pas jusqu'à la deuxième guerre mondiale quand l'Etat décrètera qu'une seule et même fédération devra gérer la pratique masculine et féminine. L'aviron féminin sera dorénavant défendu par la FFSA.

Cyril Pocréaux